

Milda Graanfor fit les honneurs d'une visite de son entreprise. L'organisation maniaque en était impressionnante.

Il n'aurait fallu pourtant songer qu'à trouver une solution pour l'essence et décamper, mais MONSIEUR, comme un gros chat, voulait d'abord jouer avec sa proie, MONSIEUR plein d'orgueil qui aimait se mesurer à prétendument plus fort que lui, et Milda, avec son ventre énorme, avec sa bêtise énorme, était le client idéal.

Le plus surprenant était que, malgré la grossièreté du maître des lieux, la précision des gestes, la mécanisation du travail, le silence huilé des ouvriers qui se déplaçaient le long des tables de cultures ou entre les rangées dressées des plantes grimpanes, tout cela apparaissait d'une délicatesse, d'un raffinement hors du commun. Seul le ronronnement des larges ventilateurs emplissait le calme apparent des travées.

Le chien reniflait, la truffe au raz du sol, tournant autour des jambes des travailleurs. Il s'arrêtait levait la tête pour les observer un instant puis repartait.

*- Monsieur aurait-il l'amabilité de rappeler son chien ?*

C'est bien ! Milda avait intégré la consigne. Il pensait encore maîtriser la situation en maniant l'ironie, l'ironie de ceux qui ne possèdent plus comme seule ressource que la distance cynique qu'ils pensent être un barrage contre toute attaque, mais la distance ne sert plus à rien quand vous avez déjà un genou à terre ; vous aurez beau reculer ou vous mettre à ramper, celui qui est sur vos talons court toujours plus vite.

Comme s'il avait compris de quoi il retournait, le chien jappa et décampa. Les ouvriers ne semblaient pas remarquer la présence des visiteurs. Milda et son invité progressaient dans les travées de fraise, de

poireaux, de haricots, de courgettes ou d'aubergines. Ici les saisons n'avaient plus cours, les hautes serres, recouvrant des kilomètres carrés, étaient des tunnels de chaleur, de moiteur, d'atmosphère tempérée, ou de fraîcheur climatisée, on s'y déplaçait comme à l'intérieur de longs wagons immobiles avec leurs portes de transit, suivant la courbe lumineuse et blanchâtre du plafond plastique.

En fonction des températures les ouvriers étaient plus ou moins habillés, mais tous portaient des foulards sur le visage, main-d'oeuvre anonyme ou mercenaires agricoles, ils réglait les débits d'engrais, les pulsations de l'irrigation qui couraient sur les étagères hors-sol. Le sol quant-à lui avait été cimenté, nulle part l'odeur de la terre, nulle part l'odeur de l'humus, nulle part l'odeur de la putréfaction. Ici, l'air était emplie de potasse et de l'humidité clinique et chlorée accumulée dans les fibres de noix de coco, matière première seulement, matière, matériaux, nature rendue utilitaire, base de calcul pour le rendement, les profits engrangés, les courbes statistiques des caisses de légumes et de fruits empilées sur des charriots de fer aux roues caoutchouteuses, acheminée vers les palettes, calées, emboîtées les unes dans les autres au cul des trente-cinq tonnes, écrasant le bitume dans des mouvements circulaires et rapides de poussières.

Milda Graanfor devint bavard, il se mit à débiter une accumulation de détails sur le déroulement de la pousse et des récoltes, sur la modernisation progressive de ses plantations, sur comment à force de persévérance, de nuit blanches, d'engagement sur tous les fronts, il avait sublimé la ferme de son père en une entreprise vendant à travers le monde. Graanfor s'écoutait parler et les ouvriers travaillaient en silence. Chacune de ses paroles leur était tendu sous le nez, dans l'air épais des serres, comme autant de rappels au règlement, à la loi du plus fort.

MONSIEUR se trouvait de plus en plus séduit par la militarisation du lieu, la hiérarchie, la répartition précise des tâches, cela lui rappelait la Grande Usine avec ses machines outils, mais ici les bras étaient des leviers ; les jambes étaient des rouages ; les têtes, des cerveaux moteurs ; le sang, l'huile et l'essence. Chaque muscle, chaque articulation était tendue vers plus de rendement et d'efficacité.

Céleste Graanfor, suivie d'un homme portant un

plateau avec trois tasses de café et une fiole de whisky, les retrouva dans l'installation plus fraîche du Centre de Commande et de Livraison. Même si ici on ne faisait rien pousser, les ordinateurs, les bureaux reliés sur les réseaux internationaux s'agençaient sous une haute serre semblable aux autres serres, en une plateforme de petites boîtes d'où on entendait sortir les voix des télévendeurs prenant les commandes ou démarchant de nouveaux clients.

Céleste Graanfor y avait ses habitudes : à l'heure du thé, elle s'installait au bout de la serre où se trouvait une sorte d'estrade surplombant toute la salle. Le serveur déposait le plateau sur une table basse en verre fumé.

- *Une tasse pour MONSIEUR ?*

- *Volontiers.*

Céleste fit verser dans sa propre tasse une rasade de whisky avant d'y faire couler le thé. MONSIEUR s'assit avec elle sur une banquette en osier recouverte de coussins beiges. Milda Graanfor se tint derrière eux, une main posée sur l'épaule de sa mère. Céleste se tourna alors vers MONSIEUR.

- *J'apprécie particulièrement cet endroit, je trouve que c'est le plus intéressant de l'entreprise. J'y viens tous les jours. C'est mon bon plaisir. Écoutez bien, MONSIEUR Flastair, tendez vos oreilles.*

Et elle fit signe de se taire ; leur attention bascula alors vers l'étendue ouverte devant eux, ils sentirent une chaleur, une montée de brume épaisse et sonore comme si quelqu'un quelque part avait tourné doucement un bouton de volume : les doigts des employés sur les claviers pareils à une multitude de cliquets sur leurs roues dentées, les conversations nombreuses en des langues étrangères qui se chevauchaient, le bourdonnement des ordres, les clappements des têtes d'imprimantes et des fax, formaient une nappe bruissante, indéchiffrable et rythmée.

- *Si le centre du monde existe il doit ressembler à ceci !*

Céleste regardait devant elle en souriant.

Sa voix avait sonné comme un mélange éclatant et grondant de vieille cigarette et d'alcool, de fatigue et de dépression, une voix éprouvée par l'âge et les médicaments, une voix dégageant à cet instant pour MONSIEUR qui se trouvait juste assis à côté d'elle avec Milda debout derrière, droit, pareil à un valet attendant les ordres, une vaillance guerrière, une

force de maitresse de maison.

C'était elle qui dirigeait réellement le domaine, cela apparut comme une évidence : Milda Graanfor n'était que cette espèce de brute à l'air ahuri d'animal finissant de dépecer sa proie, elle, Céleste, trônant dans les vacillements de l'argent et des drogues, attendait qu'on lui apporte son morceau de viande, son dû.

Et MONSIEUR était son dû.

Et cela avait été la même chose pour Pavel son mari, homme de paille manipulé par cette femme qui d'un regard précis, d'un geste imperceptible distillait et distillait encore au coeur des plus braves la crainte de déplaire, la peur de la disgrâce, maîtresse femme suffisamment certaine de sa puissance pour se suffire de l'ombre et de l'oubli, suffisamment sûre d'elle que les honneurs, les médailles, les discours d'importance ne sont que des pertes de temps, des os lâchés aux chiens pensant qu'en léchant les pieds ils accèderont un tant soi peu à la force écrasante ou auront l'impression de l'atténuer, de la ramener à leur hauteur, alors qu'ils n'ont fait que s'enfoncer un peu plus.

- *Pourquoi partir maintenant, MONSIEUR ? Je suis sûr que vous seriez d'une grande utilité pour notre entreprise. Vous me semblez être un garçon sensé. Vous avez même réussi à amadouer mon Milda ou tout du moins à l'amener où vous l'aviez décidé ; très habile le "appelez moi MONSIEUR".*

La voix s'était transformée en un souffle roulant, un murmure glissé à l'oreille. Légèrement penchée pour cette confiance, ce secret prétendument partagé, elle se tue pour que le silence comme un écho rond de sa parole puisse faire son oeuvre. La stratégie de Céleste était facilement décryptable, les rouages de sa pensée pernicieuse particulièrement lisibles, et parfaitement clair le piège qu'elle tendait là, pourtant il était si imposant ce piège, si formidable, que le mouvement lent de la séduction devenait une caresse, et la montée sourde de la voix rauque et son extinction comme une ondulation sonore, transformait petit à petit MONSIEUR en un gros matou ronronnant, chasseur de croquettes, boule de poils infantile, immature.

- *J'aime beaucoup votre entreprise chère Céleste. Très impressionnante, très ...*

- *Bien, très bien. Mais on n'entre pas chez Milda Graanfor Entreprise comme ça, il faut donner des gages*

*de bonnes volonté. N'est-ce pas mon petit ?*

*- Oui maman.*

Milda s'était redressé d'un coup, elle avait dit *mon petit* comme elle aurait dit *mon chien*. Et la conversation s'arrêta là. Et Céleste disparut avec son serviteur, son plateau, son thé et son whisky. Et Milda remontait la serre faisant mine de donner des ordres d'importance.

*Merde, mais qu'est ce que fout MONSIEUR ? On ne peut pas rester ici ! On doit aller à Fjering ! Fjering, il ne faut pas oublier Fjering ! MONSIEUR réveille-toi ! On doit récupérer de l'essence et se barrer. MONSIEUR ! MONSIEUR ?*

*Ne t'inquiète pas Auguste. Je sais ce que je fais.*